

- Mais le Duc d'Urbino, bien sûr, ne voulut pas me croire, beuglait Balthazar. Il demanda que je fasse preuve de mon talent et de mon statut. Je lui rit au nez ainsi qu'il convient face à une demande aussi incongrue et commençait à lui faire par le menu le récit de mes légendaires affrontements avec les plus grands combattants de ce monde, ou au moins de ce continent. Je commençai donc, à tout seigneur tout honneur, par mes échauffourées face à son redoutable père. Saviez-vous que, si ce dernier perdit son oeil, ce fut face à moi ? De fait, nous étions d'une jeunesse qui aurait dû nous interdire de porter armes autres que factice, mais notre fougue défaisait sans effort notre immaturité. Ainsi, armés de lances trop grandes pour nous, nous nous lançames l'un contre l'autre, joutant comme l'auraient fait Arthur et Lancelot. Mais ses talents ne valaient pas les miens et il fut des plus maladroits : ma lance glissa sur son pavois et le frappa là, exactement là, à la pommette, traçant dans sa joue et son oeil un sillon profond. Je dois dire à son crédit qu'il ne cilla pas. Enfin, son autre oeil ne cilla pas. Ce qui est grand exploit à cet age, et mérite que l'on porte en hommage à son courage nouveau godet. Pour Frederico de Montefeltro, hurla-t-il en ponctuation avant de lever son gobelet face à la salle hilare.

Au fond de celle-ci, confortablement assis dos au mur, Maître Flavio soliloquait en souriant. Au moins, marmonnait-il, il a repris du poil de la bête. Il va pas tarder à se remettre en chemin. Même avec ce qu'il boit, il lui reste bien de quoi mener ses affaires à bien. Et puis, avec ce qu'il a pris, c'est pas un mois de délai qui va poser problème, hein. Mais faut quand même que je réponde à la petite Vittoria, elle doit s'inquiéter...

- Je proposai de la même manière au bon Duc d'honorer donc la mémoire de son père. Mais savez-vous ce qu'il fit ? Il me souffleta, assurant que je ne méritais de traiter son père ainsi. Je ne pus que rire. Et accepter son défi, bien sur, mais agrémenté à ma manière. Car savez-vous que le Duc est prière bretteur ? L'affaire est connue, il fit toute son enfance honte à son père de ne pouvoir triompher sur le champ de bataille. Avec toute cordialité, donc, je lui proposais d'affronter plutôt que lui ses trois meilleurs hommes. Cela me semblait, comprenez-vous, plus correct. Il... il... bégaya-t-il alors, le regard fixe.

Un homme cria qu'il lui fallait à nouveau une cruche de vin. Un autre qu'au contraire, c'est un seau d'eau qu'il lui fallait. Et chacun commenda aux serveuses le remède qui lui semblait approprié, chacun espérant obtenir en premier son remède miracle.

Flavio, lui, suivit le regard de Balthazar. Ce dernier fixait la porte et dans le cadre de celle-ci se découpait une silhouette, jeune, féminine et visiblement vêtue avec soin. Il ne pouvait en distinguer les traits mais le vieil hidalgo l'avait visiblement reconnue. Elle avança d'un pas et se tint, très droite, contre le mur de l'entrée, en retrait de la masse écoutant les exploits fantastiques du vieil homme.

La cruche arriva la première et Balthazar, sans la regarder, s'en reversa un gobelet. Il reprit alors son récit, mais dépourvu cette fois de la flamme et l'enthousiasme qui faisait d'habitude son succès.

- Le Duc, donc, accepta, heureux de pouvoir échapper à une correction pourtant méritée. Ses trois meilleurs combattants étaient, il faut le dire, impressionnants : une brute de deux mètres armée d'un gourdin, un fantasson armuré et un arbalétrier. J'aurais pu, c'est certain, protester de l'inégalité d'un tel armement, mais cela n'est pas dans mes manières, d'autant que j'étais bien certain de pouvoir triompher. Savez-vous comment ? demanda-t-il, la diction s'épaississant.

La foule cria que non, sauf quelques uns, proposant de ci de là des solutions passablement vulgaires et supposant au vieil hidalgo des attributs virils démesurés. Celui-ci sourit mollement, hochant la tête en dénégation et conclut.

- Vous ne sauriez l'entendre ce soir, vous me croiriez saoul, tant ce combat dépassa tous ceux que je menai précédemment. Ainsi, je vous le donnerais à entendre demain, quand, reposé et attentif, vous serez mieux en mesure de l'apprécier.

Plusieurs aduiseurs hurlèrent, traitant Balthazar d'affabulateur et d'aguicheur. Cette fois-ci, le vieil homme ne leur répondit pas. Il attira à lui le seau d'eau précédemment commandé et plongea en entier la tête dedans. La foule hurla de plus belle, hilare.

Flavio se leva et se dirigea vers la jeune fille restée près de la porte. Il put enfin distinguer son visage mais ce dernier ne lui évoqua rien. Elle n'avait jamais auparavant franchi la porte de son établissement, de cela il était certain, mais c'était tout ce qu'il pouvait en dire. Il la salua poliment, remarqua qu'elle avait elle aussi les yeux

fixés sur Balthazar et l'invita à profiter d'une table à l'écart de l'agitation. Elle accepta d'un hochement de tête, et, machoire crispée, ne lâcha pas un mot tout le temps que mit Flavio à expulser manu militari deux ivrognes d'une petite table. Elle attendit, toujours très droite, qu'il ait fait semblant de nettoyer la table et s'assit.

- Faites-moi signe si vous voulez quelque-chose, princesse, lui lança finalement l'aubergiste avec un sourire à demi moqueur.

Elle ne lui répondit pas, son regard était revenu à Balthazar qui, ruisselant, reprenait son souffle au milieu des braillards qui lui offraient gobelets et cruchons. Il les refusa tous et fit signe à une des serveuses. Celle-ci revint avec un quignon de pain et une terrine entamée. Balthazar engouffra le tout avec concentration et méthode, ignorant les sollicitations des soulards qui, petit à petit, trouvèrent d'autres centres d'intérêt et le laissèrent en paix. Lorsqu'il eut fini, il se leva lentement et, constatant qu'il tenait debout, de saisit de son épée et se dirigea vers la jeune fille. Il put lire dans ses yeux une colère non-feinte lorsqu'il s'assit.

- Cecilia, commença-t-il, c'est, croyez-le s'il vous plait, un plaisir inattendu de vous revoir.

- Je ne peux pas vous en donner autant, répondit-elle d'une voix sèche.

- Il aurait pour cela fallut que vous me croyiez mort, sourit-il.

- Non, vous vous trompez, car je vous croyais mort.

- Ah, s'interrompit-il. Et bien moi aussi, figurez-vous, voila peut-être de quoi nous rapprocher.

- Vous me croyiez morte ? C'est ridicule, n'essayez pas de m'amadouer !

- Vous êtes extraordinaire, rit Balthazar. Et que vous faisait penser que mon trepas était advenu ?

- Mon confesseur me l'a annoncé.

- Ah. Je comprends mieux. Si par hasard, il portait le nom doux et trompeur d'Angelo, je vous informerais du fait que cette insupportable vermine m'a annoncé la même chose à votre sujet.

La jeune fille resta sans voix quelques instants, hésitant visiblement entre les hurlement, le déni et le dialogue. La dernière option l'emporta mais le combat fut long et, ainsi que Balthazar le lut sur les traits de son visage, douloureux.

- Vous connaissez mo confesseur ? Mais comment ?

- L'affaire est longue, et complexe. Même si je devais vous la résumer au plus court, cela mériterait que nous ayons de quoi boire. Que préféreriez-vous ?

- Ne croyez-vous pas que vous avez assez bu ?

- Assez, certainement, mais un cidre ou même une cervoise ne feront que me remettre d'aplomb, répondit-il en faisant signe à une serveuse. Mais m'expliquerez-vous en attendant ce qui amène une jeune fille de bonne famille dans un tel bouge à une telle heure ?

- J'ai appris que vous étiez vivant, par mes valets que vous avez sans raison rossés. Que vous ayez fui mes demandes légitimes et soyez mort m'était déjà assez difficile à supporter, mais que vous soyez vivant dépasse ce que je peux endurer. Je viens donc vous demander sur votre honneur de mettre fin à vos jours ou de laver la dette que vous avez envers moi !

- Vous avez un sacré toupet. Est-ce votre confesseur qui vous a mis de telles idées en tête ?

- Mon confesseur n'a rien à voir là dedans. Je ne l'ai pas revu depuis qu'il m'a appris votre mort, trois jours après notre dernière rencontre.

- Il n'aura pas trainé à m'enterrer.

- Il m'a dit de me faire discrète car des gens mal intentionnés avaient eu vent de mon existence et en voulaient à mon héritage. Est-ce vrai ?

- Oui, ce qui est surprenant d'une certaine manière, venant de ce ramassis d'ordures.

- Comment pouvez-vous !

- Les gens mal intentionnés, ce sont, principalement, Angelo lui-même. Et en de telles affaires, il compte effectivement pour plusieurs.

- Mais c'est un abbé, vous ne pouvez pas...

- Si, si, l'interrompit-il d'un geste de la main, je peux. Je connais Angelo depuis plus de trente ans, et je ne saurais par où commencer pour vous narrer ses méfaits. Et peu importe d'ailleurs.

- Mais il m'importe, à moi ! Croyez-vous que je vous fasse donc confiance, après avoir fui face à mes prières ?

- Vos prières, vos appels à l'aide, étaient dans mon souvenir surprenamment musclées, non ?

- Vous avez tué ma mère !

Il y eut dans le réflexe de Balthazar toute l'expérience de décennies de combat, toute la rapidité d'une réputation à l'épée qui n'était pas qu'usurpée. Sa giflle résonna sans même que la jeune fille ait vu sa main bouger. Elle en resta estomaquée.

- Je vous interdis une fois pour toutes de proférer ce type d'accusations, lacha-t-il les mâchoires serrées. Et vous voudrez bien excusez mon incorrection, mais elle était, en l'occasion présente, plus que méritée. Reprenons donc.

Cecilia ouvrit la bouche, ne réussit à prononcer le moindre mot, la referma, essaya à nouveau et baissa finalement la tête, une larme coulant sur sa joue. Balthazar soupira.

- Si j'ai quitté Venise, Cecilia, c'était dans l'intention de vous ramener votre bien. Il se trouve que j'ai été fort mal conseillé et que l'affaire est plus complexe que je ne pensais. Mais veuillez croire que, malgré les circonstances de notre première rencontre, mes intentions restent bienveillantes à votre égard.

- Je n'y comprends rien, je n'y comprends plus rien, hoqueta-t-elle. Vous allez m'aider ?

A nouveau, Balthazar soupira, mais plus longuement cette fois, et plus profondément.

- Vous pensez vraiment être Cecilia de Pazzi ? demanda-t-il finalement.

- Mais, mais bien sûr. J'ai été sauvée par un clerc lors du massacre de ma famille et amenée en secret à Rome. On m'a ensuite élevée à Venise, sous la protection de l'église, pour que je puisse un jour reprendre ma place. Je peux le prouver, le cardinal Della Rovere a tous les papiers.

- Je ne doute pas que vos protecteurs, quelqu'ils soient, puissent produire des papiers des plus convaincants. J'ai cependant une objection à cette version des faits.

- Et laquelle, je vous prie ?

- J'ai vu mourir Cecilia de Pazzi, dans les bras de sa mère. De mes yeux. Et, avant que vous ne protestiez, il s'agit sans doute, parmi tous mes souvenirs, de celui qui est le plus fidèlement ancré dans ma mémoire. Malheureusement.

- Mais, mais, non, je, balbutia la jeune femme, la colère montant dans son regard affolé. Ce n'est pas, je, non. Je suis Cecilia de Pazzi, je.

- Attendez. Attendez, l'interrompit à nouveau Balthazar, le regard cette fois apitoyé et fatigué, je suis prêt à vous proposer quelque chose. Je suis prêt à admettre que vous puissiez, par un artefact fantastique et inconnu, être Cecilia de Pazzi. Je suis même prêt à considérer que votre parole vaut en cela la mienne. Qu'il ya, en d'autres termes, une chance sur deux que vous ayez raison.

- Mais non, je.

- Laissez-moi finir. A ce titre de demi-fille de Clara de Pazzi, je m'engage à vous remettre donc la moitié de ce trésor caché, de cet héritage secret des Pazzi.

- La moitié ? Mais si vous pensez que je ne suis pas Cecilia de Pazzi, pourquoi me donneriez-vous quoi que ce soit ? Et si vous le pensez, alors, comment pouvez-vous me priver de la moitié de mon bien alors que...

- Si vous finissez cette phrase, jeune fille, non seulement ma proposition sera caduque, mais vous finirez en plus cette soirée dans le canal devant cette taverne, répondit Balthazar d'une voix épuisée mais parfaitement calme.

Cecilia resta une nouvelle fois sans voix. Elle déglutit, jaugea le vieil homme un moment : il semblait au bord de l'écroulement, décrépît, incapable du moindre exploit. Elle repensa cependant à la vitesse de sa main lorsqu'il l'avait giflée.

- Et si j'accepte, qu'est-ce qui me prouve que vous ne disparaîtrez pas ?

- Vous n'avez qu'à venir avec moi.

- Où ? Quand ?

- A Urbino. Dès demain si vous le souhaitez. Je suis prêt à partir.

- Demain ?

- Quelque chose vous retient ?

- Non, non, rien. Mais qui me dit que vous ne disparaîtrez pas, une nouvelle fois ?

- Tenez, dit-il, prenez mon épée. C'est ce à quoi je tiens le plus. Et je vous attends demain à l'aube, ici même.

La jeune fille se saisit de l'épée avec appréhension, la manipulant du bout des doigts. Son regard passa de la lame au vieil homme. Elle semblait ne savoir que faire ni de l'un, ni de l'autre. Finalement, elle sembla se décider, se leva et, sans saluer quiconque, se dirigea à pas rapides et inquiets vers la porte. Balthazar l'observa jusqu'à ce qu'elle referme derrière elle le lourd battant.

- J'espère que tu dormiras mieux qu'elle. Parce que vu ton état, être à l'aube sur une cheval, ça va me faire pas mal rigoler.

- Tu as écouté tout ça ? sursauta Balthazar en se tournant vers l'aubergiste, appuyé contre le mur derrière lui.

- Offf, tout, non, mais je pense que j'ai eu l'idée générale donc prends pas la peine de me raconter, va.

- Et ?

- Et t'es quand même pas bien correct. Je vais leur dire quoi, moi, aux clients, quand tu seras pas là demain soir pour leur raconter la suite de tes aventures ?
- Bah, je...
- T'es pas tellement un gars sur qui on peut compter, mon vieux.
- Je suis désolé, je veux pas être ingrat.
- Laisse, va, je préfère te savoir sur les routes. Je commençais à m'inquiéter pour toi, à tourner en rond ici, à rien faire de mieux que boire et raconter des histoires à dormir debout. Vaut mieux que tu reprennes la route et que tu les vives, tes aventures.
- Ouais, vaut mieux. Faut que j'en profite tant que j'ai assez de vie pour ça.
- Oh, rit Flavio, c'est pas toi qui l'a, la vie pour ça, c'est les filles que tu suis ! Elles seraient pas là, t'aurais jamais quitté cette auberge, mon vieux !

SEb.
Mars 2006